

**CRITIQUE, oratorio. PARIS,
Théâtre des Champs-Élysées,
le 23 MAI 2025. HAENDEL :
Deborah. S. Junker, JJ.
Orlinski, Matthias Wolff...
Amsterdam Baroque Orchestra &
Choir, Ton Koopman
(direction)**

1733 a été une année de crise pour Georg Friedrich Haendel et pour ses alliés politiques. Année terrible pour Robert Walpole suite à la crise de la taxe d'accise qui lui a aliéné le soutien de la noblesse. Cette année-là, Haendel approchait la cinquantaine et sa position comme compositeur d'opéras était de plus en plus contestée. Alors qu'il a vu son *Orlando* subir les conséquences de la création d'une compagnie rivale, *The Opera of nobility*, Haendel a opéré un revirement digne des meilleurs hommes d'affaires, il a créé coup sur coup deux de ses premiers oratorios proposant un modèle inédit jusqu'alors. Réunissant le dramatisation de l'opéra, un livret issu de l'écriture mais en anglais et une richesse musicale sans limites. Le 17 mars 1733 au *King's Theatre* de Haymarket, l'histoire de la prophétesse

***Deborah* déroulait ses magnificences sur la scène où le profane a vu guerriers, enchanteresses et dragons jusqu'à présent.**

Mais qui est Deborah ? Cette figure *sui generis* de l'Ancien Testament est la seule femme « *Juge d'Israel* ». Donnant ses jugements et ses prophéties sous un arbre dattier, l'*oratorio* se centre sur son rôle actif dans la libération du peuple hébreu de l'invasion des Cananéens menés par le terrible Sisera. Deborah, porteuse de la flamme divine, encourage l'ardeur guerrière de Barak et la vertu de Jaël. Pour une fois, c'est cette dernière qui réussit à occire le général cananéen. Cet épisode en particulier a été magistralement immortalisé dans une très belle toile d'Artemisia Gentileschi désormais dans les collections du Musée National de Budapest. Très rarement repris et quasiment jamais en France, *Deborah* est, avec *Athalia* et *Susanna*, une des plus belles partitions d'*oratorio* de Haendel, on se demande pourquoi ces trois chefs d'œuvre demeurent encore dans un oubli relatif dans les programmations. *Deborah* comporte quelques airs d'une rare beauté. Nous pouvons citer l'intense « *At my feet extended low* » de Sisera, le vaillant « *Tyrant, no more we dread thee* » de Jaël ou le divin « *The glorious sun shall cease to shed* » de Deborah, prophétique lueur qui embaume d'espoir la fin des combats.

Nous nous réjouissons de pouvoir redécouvrir sur le plateau du **Théâtre des Champs-Élysées** cette partition sous la direction experte de **Ton Koopman**. On oublie souvent que le grand *maestro* néerlandais n'est pas simplement un des plus grands interprètes de Johann Sebastian Bach mais aussi un Haendelien confirmé et célébré. Pour cette *Deborah*, il nous gâte avec les instrumentistes et choristes de son **Amsterdam Baroque Orchestra**. Las, nous sommes étonnés du nombre important de coupures dans la partition, à commencer par l'ouverture et la quasi intégralité du rôle protagoniste de Jaël. Ces coupes

rendent l'intrigue quelque peu bancal. Aussi, les *tempi* sont un peu trop lents à notre goût. Cependant des moments d'une pure beauté ont réussi à nous convaincre que *maestro* Koopman devrait revenir plus souvent à Haendel.

Sophie Junker est une Deborah idéale. Incarnant la hiératique prophétesse avec aplomb, la soprano belge à la tessiture qui convient au rôle et sa maîtrise du chant Haendelien restituent les plus beaux bijoux de cette partition à la perfection. La ligne vocale immarcescible de Sophie Junker, doublée d'une précision hors pair dans la vocalise ont rendu à Deborah à la fois la puissance fougueuse de la prophétesse et l'ardeur d'une héroïne prompte à tout pour le salut de sa foi et sa nation. **Jakub Jozef Orlinski**, en revanche, reste égal à lui-même. Avec un timbre chaleureux par instants mais au placement déséquilibré, il est un Barak en filigrane et n'arrive pas à surmonter certaines difficultés de la partition que péniblement. Nous avons été passablement agacés par des facéties histrioniques hors propos pour un héros biblique.

Le reste de la distribution n'a pas été remarquable. L'Abinoam caricatural de **Matthias Wolff** Friedrich peinait à faire entendre la musique de Haendel. Le Sisera soporifique de **Sophia Patsi** ne fait pas briller la flamme cruelle du Cananéen. Seul l'excellent ténor **Kieran White** sort son épingle du jeu avec ses interventions, c'est un des plus talentueux chanteurs de sa génération et il mériterait d'avoir des rôles principaux à foison. Kieran White a une voix exceptionnelle comme on les aime : précise, riche en contrastes et au timbre à la fois brillant et envoûtant.

Le soleil glorieux percera finalement les nuées qui ont embaumé le printemps parisien ce soir de *Deborah*. L'histoire de la juge et de Jaël nous porte à croire que l'avenir promet des épreuves qui vont être balayées par le courage et l'effort. C'est dans cette période d'incertitude qu'il est nécessaire d'entendre ces œuvres et en tirer les leçons. Outre la morale religieuse, ce sont les émotions que Haendel a su

distiller en faisant de la marmoréenne Deborah, un rayon puissant de ce soleil qui ne s'éteint jamais.

CRITIQUE, oratorio, THEÂTRE DES CHAMPS-ELYSEES, le 23 MAI 2025. HAENDEL : Deborah. S. Junker, J. Orlinski, Matthias Wolff... Amsterdam Baroque Orchestra & Choir, Ton Koopman (direction). Crédit photo (c) DR.

**CRITIQUE, concert.
STRASBOURG, Palais de la
Musique et des Congrès, le 23
mai 2025. MAHLER : 2ème
Symphonie (dite
« Résurrection »). Valentina
Farcas (soprano), Anna
Kissjudit (mezzo), OPS, Aziz**

Shokhakov (direction)

Ce vendredi 23 mai 2025 restera gravé dans les mémoires des mélomanes strasbourgeois ! Sous la direction électrisante d'Aziz Shokhakov, l'Orchestre Philharmonique de Strasbourg a offert une interprétation grandiose de la monumentale *Deuxième Symphonie* (dite « *Résurrection* ») de Gustav Mahler au Palais de la Musique et des Congrès. Une performance où chaque note, chaque silence, chaque frémissement orchestral a vibré d'une intensité quasi mystique, portée par les solistes Valentina Farcas (soprano) et Anna Kissjudit (mezzo-soprano), ainsi que par les Chœurs réunis de l'Opéra National du Rhin et du Chœur Philharmonique de Strasbourg.

Le chef Ouzbèque **Aziz Shokhakov** a pu confirmer son statut de magicien des partitions colossales. Connu pour sa précision chirurgicale et son énergie contagieuse, il a sculpté les cinq mouvements de la *Symphonie* avec une maîtrise rare. Son approche, alliant rigueur des répétitions et spontanéité sur scène, a permis à l'orchestre de déployer une palette sonore allant des murmures les plus délicats aux fracas apocalyptiques. Les cuivres, d'une puissance héroïque, dialoguaient avec les cordes enveloppantes, tandis que les bois apportaient une poésie troublante, notamment dans le troisième mouvement (« *In ruhig fließender Bewegung* »), où les soli de hautbois et de clarinette ont évoqué une nostalgie spectralement belle.

L'entrée de **Valentina Farcas** dans l'« *Urlicht* » (quatrième mouvement) a suspendu le temps. Sa voix cristalline, d'une

pureté angélique, a apporté une lumière surnaturelle, contrastant avec la profondeur chaude et envoûtante de **Anna Kissjudit**, dont le timbre semblait émerger des abîmes pour appeler à la rédemption. Le *Finale* (« *Im Tempo des Scherzos* »), avec l'explosion des chœurs, a été un moment d'extase collective. Les **Chœurs de l'Opéra National du Rhin** et le **Chœur Philharmonique de Strasbourg**, préparés par **Hendrik Haas**, ont déployé une puissance tellurique, murmurant les textes de Klopstock et Mahler avec une ferveur quasi religieuse avant de culminer dans un « *Aufersteh'n* » (« Résurrection ») à couper le souffle. La **Salle Érasme**, réputée pour son acoustique claire et puissante, a magnifié l'œuvre. Les nuances les plus subtiles – un *pizzicato* des contrebasses, un frisson de harpe – résonnaient avec une netteté prodigieuse, tandis que les *climax* orchestraux, comme la fanfare finale, embrasaient l'espace d'une vibration cosmique. Le public, subjugué, a retenu son souffle pendant les silences tendus avant d'éclater en ovations interminables !...

Dans un entretien récent, Shokhakov confiait son amour pour Mahler, soulignant la « *dimension philosophique* » de sa musique. Cette affinité s'est traduite par une lecture à la fois architecturale et émotionnelle de la partition. Le premier mouvement (*Allegro maestoso*), funèbre et tourmenté, gagnait en tension dramatique grâce à des contrastes dynamiques audacieux. Le deuxième mouvement (*Andante moderato*), souvent interprété comme une évasion lyrique, prenait ici des accents dansants, presque ironiques, rappelant que Shokhakov est aussi un virtuose de Stravinsky.

Cette exécution n'était pas qu'un concert – c'était un voyage métaphysique. Entre les frémissements initiaux de la mort et l'éclat triomphal de la renaissance, Shokhakov et ses musiciens ont transcendé la partition pour toucher à l'universel. Les solistes, les chœurs et l'orchestre, unis dans une même ferveur, ont offert une expérience qui, à

l'image de l'œuvre elle-même, oscillait entre désespoir terrestre et espérance céleste.

CRITIQUE, concert. STRASBOURG, Palais de la Musique et des Congrès, le 23 mai 2025. MAHLER : 2ème Symphonie (dite « Résurrection »). Valentina Farcas (soprano), Anna Kissjudit (mezzo), OPS, Aziz Shokhakimov (direction). Crédit photographique © Grégory Massat

approfondir

LIRE aussi nos critiques des CD enregistré par Aziz Shokhakimov et l'**Orchestre Philharmonique de Strasbourg** : <https://www.classiquenews.com/critique-cd-evenement-prokofiev-romeo-et-juliette-symphonie-classique-orchestre-philharmonique-de-strasbourg-aziz-shokhakimov-1-cd-warner-classics-2022/>

Énergie débordante et canalisée donc irrésistible... le geste à la fois puissant, détaillé et léger du directeur musical du Philharmonique de Strasbourg, Aziz Shokhakimov éblouit par sa carrure dansante, son esprit facétieux, un sens souverain des rebonds, des accents, de la respiration, ainsi circulant dans tous les pupitres ; ce dès l'allant en clarté et transparence de la si gracieuse Symphonie classique (opus 26) dont on retiendra surtout après le nerf vif de l'Allegro initial, le sens des phrasés

[CRITIQUE CD événement. PROKOFIEV : Roméo et Juliette, Symphonie classique. Orchestre Philharmonique de Strasbourg /](#)

**CRITIQUE, concert. GENEVE,
Cathédrale Saint-Pierre, le
18 mai 2025. PERGOLESI :
Stabat Mater. Il Pomo d'oro,
Jakub Jozef Orłowski (contre-
ténor), Barbara Hannigan
(soprano et direction)**

Le *Stabat Mater* de Giovanni Battista Pergolesi, associé aux œuvres visionnaires de Giacinto Scelsi, s'impose comme l'un des événements phares de la saison 24/25 du Grand Théâtre de Genève. Sous la direction audacieuse de Barbara Hannigan et la mise en scène symbolique de Romeo Castellucci, ce spectacle hybride, présenté dans l'écrin mystique de la Cathédrale Saint-Pierre, transcende les frontières entre baroque et

contemporain pour offrir une méditation bouleversante sur la douleur et la transcendance.

Au cœur de ce projet, le *Stabat Mater* (1736) de Pergolesi, chef-d'œuvre baroque dédié aux souffrances de la Vierge Marie, est enrichi par les *Quattro Pezzi (su una nota sola)* (1959) et les *Trois Prières latines* (1970) de Giacinto Scelsi. Ce dernier, pionnier de la musique spectrale, explore la vibration pure du son, créant un contraste saisissant avec les lignes mélodiques élégiaques de Pergolesi. La dramaturgie musicale, conçue par **Christian Longchamp**, tisse un fil entre la lamentation sacrée du XVIII^e siècle et l'abstraction minimaliste du XX^e, révélant une universalité de la douleur.

Romeo Castellucci, connu pour son approche iconoclaste, transforme la cathédrale en un espace de rituel contemporain. Ses images, entre peinture vivante et installation sculpturale, actualisent la souffrance de Marie, la dépeignant comme une figure universelle. Les jeux de lumière (signés **Benedikt Zehm**) et les costumes épurés de **Clara Strasser** amplifient l'intensité dramatique, tandis que la scénographie exploite la verticalité gothique du lieu pour immerger le public dans une expérience quasi-liturgique.

Barbara Hannigan, à la fois cheffe et soprano, incarne une Marie déchirante, alliant puissance dramatique et fragilité. Son timbre cristallin dialogue avec le contre-ténor **Jakub Józef Orliński**, dont la voix angélique et la présence scénique magnétique apportent une dimension presque surnaturelle. L'Ensemble ***Il Pomo d'Oro*** (baroque) et l'ensemble ***Contrechamps*** (contemporain) fusionnent leurs palettes sonores sous sa direction, restituant avec une précision virtuose les nuances des deux compositeurs.

Les pièces de Scelsi, notamment les *Quattro Pezzi*, où une note unique se déploie en infinies variations, résonnent comme une

plongée dans l'inconscient sonore. Les harmoniques, travaillées par les instruments, évoquent une forme de transe mystique, rappelant les influences bouddhistes du compositeur. Ces interludes, interprétés avec une intensité hypnotique, servent de pont entre la ferveur baroque et une spiritualité moderniste.

Coproduit avec l'Opéra de Rome et Opera Ballet Vlaanderen, ce spectacle est bien plus qu'un concert : c'est une *catharsis* collective, où la musique devient un vecteur d'émotion pure. Castellucci et Hannigan signent ici une œuvre totale, où chaque détail – du geste vocal à la vibration lumineuse – concourt à élever l'âme.

CRITIQUE, concert. GENÈVE, Cathédrale Saint-Pierre, le 18 mai 2025. PERGOLESI : Stabat Mater. Il Pomo d'oro, Jakub Jozef Orłinski (contre-ténor), Barbara Hannigan (soprano et direction). Crédit photographique © Monika Ritterhaus

**CRITIQUE, spectacle musical.
LUXEMBOURG, Grand-Théâtre, le
17 mai 2025. NEW BEGINNING /**

Variable Matter (création)

Le studio du Grand Théâtre de Luxembourg propose un spectacle ciselé aux effets visuels et de lumières particulièrement calibrés, qui focusent l'attention sur un texte continu, très beau et poétique (signé Zakiya McKenzie) lequel interpelle sur le miracle de la Nature, ses équilibres originels fragilisés, à présent particulièrement menacés.



Il en découle un théâtre fort et intense, - conçu et désigné par **David Shearing** -, aux images essentielles qui questionnent notre place et le sens de nos vies. La musique et la bande sonore (de **James Bulley**) y contribuent dans une large mesure, associant habilement textes enregistrés et vibrations musicales. À chaque séquence, la récitante [voix off qui est la

voix de l'Humanité] rappelle l'urgence à se reconnecter avec le vivant et notre terre, surtout à reprendre sa juste place : ici et maintenant. Le spectacle invite très allusivement à prendre conscience de la situation qui nous concerne ; d'autant qu'il y a urgence comme le rappelle le sable qui

s'écoule en une longue traînée depuis les cintres jusque dans une grande coupe qui accueille ainsi chaque visiteur.

Pour *guides* [qui nous placent avant le spectacle], **une vingtaine d'ados** portent tout le spectacle : gestes précis et réfléchis, visages graves et impliqués, ils distribuent aux spectateurs, pendant la représentation, les éléments symboles en complément des images projetées [graines, feuilles...]. Ces jeunes interprètes, par leur jeune âge, soulignent le véritable enjeu de la performance : de quelle planète vont-ils hériter?

Leur engagement se manifeste sur la scène, mais aussi surtout par un travail très fouillé sur la narration : tous ont enregistré des récits qui émaillent le texte de la récitante principale ; le ton est là aussi grave et précis ; chacun témoigne, sensibilise, célèbre le miracle d'une Nature originellement harmonieuse, aujourd'hui détruite. En 1h de temps, le texte aborde plusieurs phénomènes constitutifs du cycle naturel : carbone, racines, feu, croissance, souffle...

**reconnexion pour un nouveau
recommencement**



Photo ©

Alfonso Salgueiro

Mais au fil des évocations, le constat est sombre... Au centre de l'espace, suspendue, une souche d'arbre, aux racines coupées comme un trophée témoignant d'une ère révolue. De même les arbres que suggèrent le déplacement des jeunes acteurs sont réduits à des troncs secs, que les images vidéo restituent avec leurs frondaisons vertes et dansantes, vite perdues elles aussi.

L'humanité qui nous parle, jalonne son alerte du mot » *Sankofa* « , – vocable en twi de la tribu akan du Ghana qui signifie « retournez le chercher ». Revenir en arrière pour préserver ce qui a été oublié [ou volontairement négligé]. La citation a valeur d'injonction et s'adresse aux hommes actuels : reconnectez-vous avec la Nature et apprenez à préserver ce dont vous dépendez essentiellement. Le bilan qui nous est proposé envisage un recommencement, un reset qui porte un ultime espoir avant l'extinction irréversible ; d'où le titre « *New Beginning* ».

Présenté en anglais puis en français, le spectacle outre sa grande séduction visuelle, réalise avec art, les principes d'une culture engagée qui implique judicieusement les adolescents ; ceux ci sont d'autant plus concernés qu'ils sont les citoyens et les spectateurs de demain. C'est l'un des volets nombreux du cycle dédié aux adolescents et intitulé « focus adolescence », belle initiative défendue par **Tom Leick-Burns**, directeur des Théâtre de la Ville de Luxembourg, tout au long de la saison 2025 – 2026, et qui fait de l'établissement l'un des plus impliqués à l'échelle européenne, en terme de projets éducatifs et participatifs. La culture ouvre le débat, souligne les sujets importants pour la société actuelle et de demain... Rien de plus jubilatoire qu'un spectacle artistiquement accompli qui sait dénoncer et sensibiliser, tout impliquant au plus haut point les jeunes générations. Ce soir en est un exemple plus que convaincant.

Tous vêtus de noir, comme s'ils portaient le deuil, très dignes et graves, ces jeunes sont nos lanceurs d'alerte. Leur conscience éveille la nôtre. A nous d'agir. Le message est reçu 10 sur 10.



Photo ©

Alfonso Salgueiro

CRITIQUE, spectacle musical. LUXEMBOURG, Grand Théâtre le 17
mai 2025. NEW BEGINNING / Variable Matter (création) – Photo ©
Alfonso Salgueiro



Photo

[: New Beginning © Zbigniew Kotkiewicz](#)

prochains rdvs au Grand Théâtre de Luxembourg

Prochains temps forts au Grand Théâtre de Luxembourg : LA CENERENTOLA de Rossini les 21 et 23 mai 2025 [Fabrice Murgia,

mise en scène], sans omettre deux temps forts danse, genre dans lequel le Grand Théâtre est particulièrement actif :

AFRICA SIMPLY THE BEST – 3 des meilleurs solos d'Afrique [Ankara / Serge Coulibaly], les 23 et 24 mai 2025 ; puis le

NEDERLAND DANS THEATER NDT1, les 18,19 et 20 juin 2025 [«
Figures in extinction » / Cristal Pyte with Simon McBurney]...
Toutes les infos sur le site du Grand Théâtre de Luxembourg :
<https://theatres.lu/fr>

LIRE aussi **notre grand entretien avec Tom Leick-Burns**,
directeur des Théâtre de la Ville de Luxembourg, à propos de
la saison 2024 2025 :
[https://www.classiquenews.com/entretien-avec-tom-leick-burns-d
irecteur-general-des-theatres-de-la-ville-de-luxembourg/](https://www.classiquenews.com/entretien-avec-tom-leick-burns-directeur-general-des-theatres-de-la-ville-de-luxembourg/)

*ENTRETIEN avec Tom LEICK-BURNS, directeur général des
Théâtres de la Ville de Luxembourg, à propos de la saison
2024 / 2025*

CRITIQUE, **concert,**

PHILHARMONIE DE PARIS, 12 MAI 2025. SCHUMANN : *Das Paradies und die Peri*. L. Johnson, K. Carrel, M.B. Kielland, N. Brooymans... Concert des Nations, Capella Nacional de Catalunya, Jordi Savall (direction)

Avec *Das Paradies und die Peri*, Robert Schumann signait en 1843 un *oratorio* profane, tout à la fois fresque mystique et épopée de la rédemption. Ce n'est pas une œuvre de ferveur liturgique, mais un poème sonore qui puise dans l'imaginaire oriental de Thomas Moore pour ciseler une méditation sur la grâce, le sacrifice et la pureté conquise par l'effort, la constance et le dépassement. Cette même quête qui a marqué depuis longtemps les héroïnes et héros des opéras baroques, le sempiternel : « *Vincer se stesso* ». Le choix de Jordi Savall d'exhumer cette perle du romantisme allemand, avec ses complexités harmoniques et ses strates symboliques, relève moins de la relecture que de la transfiguration. Il ne s'agit pas ici de ressusciter une partition, mais de l'éclairer d'un feu nouveau – celui d'une

écoute régénérée, incarnée, presque visionnaire.

Dès les premières mesures, l'on pressent le dessein de Savall : faire respirer l'œuvre depuis l'intérieur, en révéler les moires expressives, caresser ses élans, sans jamais les brusquer. Il y a chez lui cette manière unique de sculpter le silence autour de la note, de donner à chaque accent, chaque nuance, la densité d'un mot chuchoté dans l'intimité d'un monde qui rêve. Sous sa direction, le **Concert des Nations**, admirablement fusionné avec la **Capella Nacional de Catalunya**, devient un organisme sensible, un chœur instrumental habité, éminemment plastique.

Le velouté des cordes, les couleurs des vents, toujours finement ciselés, déploient une aura sonore qui rappelle l'orchestre schumannien dans ce qu'il a de plus introspectif. L'orchestre ne soutient pas la voix, il la devance, l'enveloppe, la provoque même dans ses inflexions les plus intimes. L'osmose est quasi-totale dans les grandes scènes d'ensemble où le chœur, magnifiquement articulé, chante moins un texte qu'un idéal. Le seul reproche que l'on pourrait faire est l'équilibre entre l'orchestre et les voix solistes. Jordi Savall, dans son enthousiasme, fait de l'orchestre un monstre qui avale parfois les voix vibrantes des solistes et c'est bien dommage.

Et quelles voix ! **Lina Johnson** incarne la Péri avec une noblesse incandescente : jamais sirupeuse, toujours sur le fil de la lumière, elle confère à son rôle un mysticisme bouleversant. Elle ne séduit pas, elle élève. Cette sublime soprano norvégienne nous avait déjà émerveillés dans la première mondiale de l'Arsace d'Orlandini à Trondheim. À ses côtés, le ténor **Kieran Carrel** (le narrateur), d'une clarté quasi céleste, scande l'épopée avec la ferveur d'un prophète revenu d'un rêve. Les autres solistes, d'une justesse irréprochable, contribuent à cette fresque chamarrée avec une

discrétion fervente. Nous saluons tout particulièrement la basse veloutée et sophistiquée de **Nicolas Brooymans**, dont son *Gazna* est hiératique et voluptueux à la fois.

Mais au-delà de la réussite formelle, ce concert aura surtout été un moment de grâce par sa capacité à faire de *Das Paradies und die Peri* non pas une rareté romantique dépolie, mais une parabole atemporelle. Savall, comme toujours, transcende les siècles et les esthétiques. Il lit entre les notes ce que les autres se contentent de jouer. Il insuffle à l'œuvre un souffle premier, archaïque, presque sacré. Sa direction, à la fois humble et prophétique, nous rappelle que la musique, quand elle touche à l'essentiel, est toujours une prière, une supplique primordiale même sans Dieu.

CRITIQUE, concert, PHILHARMONIE DE PARIS, 12 MAI 2025.
SCHUMANN : *Das Paradies und die Peri*. L. Johnson, K. Carrel,
M.B. Kielland, N. Brooymans... Concert des Nations, Capella
Nacional de Catalunya, Jordi Savall (direction)

**CRITIQUE, concert. BORDEAUX,
Auditorium, le 15 mai 2025.**

**FAURE : Requiem (+ Extraits
de « Hamlet » d'A. Thomas et
de « Tristia » de H.
Berlioz). S. Devieilh
(soprano), S. Degout
(baryton), Ensemble
Pygmalion, Raphaël Pichon
(direction)**

Sous la direction superlative de Raphaël Pichon,
l'Ensemble Pygmalion a offert une soirée d'une
rare intensité à l'Auditorium de Bordeaux, tissant
un fil narratif autour de la Mort, tantôt
tragique, tantôt apaisée. Le choix de lier des
œuvres diverses (Extraits de *Hamlet* de Thomas et
de *Tristia* de Berlioz, aux côtés du *Requiem* de
Fauré), données sans interruption (ni
applaudissements) a renforcé l'immersion,
transformant le concert en une expérience quasi
liturgique.

La soirée s'est ouvert avec la *Méditation religieuse* de
Berlioz (*Tristia*), où le chœur, d'une précision cristalline,
psalmodiait des versets empreints de résignation : « *Ce monde
entier n'est qu'une ombre fugitive* ». L'orchestre, sobre et
intimiste, a souligné l'aspect funèbre du texte, préparant le
terrain pour les extraits d'*Hamlet* d'Ambroise Thomas. **Stéphane**

Degout, en Hamlet tourmenté, a captivé par son engagement dramatique. Dans « *Ô séjour du néant !* », son baryton à la fois puissant et fragile a incarné la folie et le doute, tandis que **Sabine Devieille**, en Ophélie éthérée, a ébloui par sa virtuosité et sa palette émotionnelle. Sa scène de la folie (« *À vos jeux, mes amis...* »), ponctuée de rires glaçants et de vocalises en suspension, fut un moment d'une intensité bouleversante. Le chœur, tantôt narrateur, tantôt personnage, a magnifié l'atmosphère shakespearienne, notamment dans la *Marche funèbre* (extraite de *Tristia*) de Berlioz qui a suivi, où les « *ah* » sans paroles évoquaient une plainte collective.

La transition vers le *Requiem* de **Fauré** s'est opérée naturellement, comme une réponse spirituelle aux tourments terrestres. L'orchestre sur instruments d'époque a révélé des couleurs inédites : les cordes dépouillées du *Sanctus*, les harmonies éthérées de l'*Agnus Dei*, et le dialogue entre le soprano de Devieille (« *Pie Jesu* ») et l'harmonium ont créé une atmosphère de sérénité lumineuse. Stéphane Degout, dans le *Libera me*, a apporté une gravité poignante, tandis que le chœur, d'une transparence remarquable, a achevé l'œuvre dans un *In Paradisum* enveloppant, comme une promesse d'éternité.

Raphaël Pichon a magistralement uni les partitions par des silences éloquents et des enchaînements subtils, exploitant la acoustique de l'Auditorium pour des effets spatiaux (chœur disposé en arc, échanges entre solistes et instruments). Sa direction, à la fois rigoureuse et intuitive, a souligné les contrastes entre la noirceur d'*Hamlet* et la lumière du *Requiem*, tout en respectant l'intimité propre à Fauré. Un concert qui a été bien plus qu'une succession d'œuvres : une méditation sur la Mort, où la musique s'est révélée à la fois miroir de nos angoisses et vecteur de consolation.

CRITIQUE, concert. BORDEAUX, Auditorium, le 15 mai 2025. FAURE
: Requiem (+ Extraits de « Hamlet » d'A. Thomas et de
« Tristia » de H. Berlioz). S. Devieilhe, S. Degout, Ensemble
Pygmalion, Raphaël Pichon (direction). Crédit photographique
(c) Emmanuel Andrieu

CRITIQUE, concert. POITIERS,
Théâtre-Auditorium de
Poitiers (TAP), le 14 mai
2025. « Le Verdict de
minuit » (en Création
mondiale). Ars Nova, Gregory
Vajda (direction)

Le TAP de Poitiers a accueilli, ce 14 mai, la création mondiale du *Verdict de minuit*, une œuvre ambitieuse mêlant musique contemporaine, poésie et mythologie. Inspiré du poème éponyme de Seamus

Heaney, ce triptyque musical explore le mythe d'Orphée à travers le prisme de trois compositeurs aux univers distincts : Benoît Sitzia, Deirdre McKay et Gregory Vajda. Sous la direction de ce dernier, sept instrumentistes de l'ensemble *Ars Nova* ont été rejoints par deux solistes aux instruments évocateurs, Farnaz Modarresifar au Santour et Katalin Koltai à la « Ligeti Guitar, » pour un voyage sonore d'une rare intensité.

Une ouverture envoûtante : l'improvisation au Santour

Le spectacle s'ouvre sur une improvisation de Farnaz Modarresifar, dont le Santour, cithare persane aux timbres cristallins, installe d'emblée une atmosphère mystérieuse. En quatre minutes, la musicienne tisse des arabesques mélodiques qui, comme les chants d'Orphée, semblent suspendre le temps. Les nuances subtiles et les résonances métalliques de l'instrument évoquent à la fois l'émerveillement et la mélancolie, annonçant les thèmes du mythe.

Tableau 1 : *Orphée et Eurydice* (Benoît Sitzia)

Benoît Sitzia plonge l'auditeur dans l'idylle tragique des amants mythiques. Sa partition, d'une grande densité expressive, alterne entre fulgurances orchestrales et moments de fragile intimité. Les cuivres et les cordes d'*Ars Nova* dialoguent avec une tension dramatique, tandis que des parties dissonantes symbolisent l'irréversible. La section centrale, plus lyrique, évoque la descente aux Enfers, avec des *glissandi* aux cordes et des percussions sourdes qui soulignent l'angoisse du retour.

Tableau 2 : *Le Verdict de minuit* (Deirdre McKay)

Deirdre McKay livre une pièce hypnotique, structurée comme une litanie. Le titre, emprunté à Heaney, renvoie au moment fatidique où Orphée se retourne. L'écriture, minutieuse, joue

sur les répétitions et les micro-intervalles, créant un effet de vertige. Les bois (basson et clarinette) y sont mis à l'honneur, leurs phrasés saccadés évoquant les battements d'un cœur affolé. L'entrée progressive du santour, en contrepoint, introduit une dimension méditative, comme un écho lointain d'Eurydice.

Tableau 3 : *La Mort d'Orphée* (Gregory Vajda)

Vajda signe une partition furieuse et viscérale, restituant le démembrement du héros par les Bacchantes. Les percussions (timbales, toms) dominant, scandant une rythmique sauvage, tandis que les cordes crissent en un chaos organisé. La *Ligeti Guitar* de Katalin Koltai intervient par bribes, son mécanisme innovant produisant des harmoniques spectrales. L'épilogue, où la musique se délite en souffles étouffés, laisse planer l'image de la tête d'Orphée chantant encore.

...Et une clôture magique : *Orpheus Songs*

En guise de *finale*, sur une musique de Benoît Sitzia interprétée par Katalin Koltai, la *Ligeti Guitar* offre une épitaphe minimaliste. Les notes arpégées, entre consonance et désaccord, semblent questionner l'échec du héros. L'instrument, par sa capacité à modifier les hauteurs en temps réel, incarne l'idée de métamorphose chère au mythe.

De son côté, la scénographie, sobre mais efficace, se compose d'un jeu de lumières, mais surtout de projections de textes écrits par Benoît Sitzia à partir des *Métamorphoses* d'Ovide relatant le mythe d'Orphée (tableaux I et II), puis de textes (en anglais) du poète irlandais Seamus Heany sur le même mythe orphique (tableau III). Les éclairages, tantôt froids (Enfers), tantôt dorés (l'âge d'or perdu), renforcent la dimension onirique. Porté par des interprètes exceptionnels (notamment Modarresifar, virtuose du santour, et l'ensemble *Ars Nova*, d'une précision chirurgicale), *Le Verdict de minuit* réussit à actualiser le mythe sans le trahir. La complémentarité des compositeurs – Sitzia (dramaturgie), McKay (introspection), Vajda (violence rituelle) – donne une lecture

kaléidoscopique d'Orphée, où la musique devient à son tour un pont entre les mondes.

Une création audacieuse – qui confirme le TAP comme lieu incontournable de la création contemporaine en France !

CRITIQUE, concert. POITIERS, Théâtre-Auditorium de Poitiers (TAP), le 14 mai 2025. « Le Verdict de minuit » (en Création mondiale). Ars Nova, Gregory Vajda (direction). Crédit photographique © Stéfanie Molder

CRITIQUE, concert. PARIS, Grand Salon des Invalides, le 12 mai 2025. GLUCK, STRAUSS, CASELLA... Federico Altare (flûte), Nadja Dornik (piano)

Le lundi 12 mai, le prestigieux Grand salon de l'hôtel des Invalides a accueilli deux jeunes artistes pour un récital flûte et piano. Tous deux

**issus du Conservatoire National Supérieur de
Musique de Paris, Federico Altare et Nadja Dornik
se sont produits dans le cadre du programme
Premières armes. Ce cycle de concerts dédié aux
jeunes artistes repose sur un partenariat avec le
CNSMDP existant depuis la première saison musicale
des Invalides, il y a trente ans.**

Le programme est construit autour du traité de Locarno qui, en 1925, scelle une entente de courte durée entre la France et l'Allemagne. La romance pour flûte et piano de Camille Saint-Saëns prélude avec beaucoup de charme cet excellent choix de pièces. Federico Altare y exprime très naturellement toute sa sensibilité artistique. Il donne par sa double expérience du traverso et du répertoire contemporain une très grande richesse de couleurs au répertoire post romantique. En ce qui concerne la pianiste Nadja Dornik, on note rapidement que la connaissance du répertoire français n'est pas approfondie. Le toucher manque de légèreté et donne un effet de flou à cette musique qu'il serait dommage de réduire à son aspect coloriste. Le constat est le même pour la sonate pour flûte et piano de Charles-Marie Widor. Si on peut admirer un très haut niveau pianistique, la fusion entre les deux artistes semble difficile. Le flûtiste s'adapte trop souvent à une accompagnatrice qui ne lui laisse que peu de temps pour respirer. Il fait pour autant preuve d'une ébouriffante virtuosité dans le 4ème mouvement de la sonate sans pour autant perdre l'élégance qui le caractérise toujours.

Le programme continue avec une pièce rare, la Siciliana e burlesca d'Alfredo Casella. Le compositeur italien est avec cette pièce, le premier étranger à composer une pièce d'examen pour le conservatoire de paris en 1919. Également très virtuose, la pièce permet à Federico Altare d'exprimer toute sa fantaisie. Preuve que malgré l'origine pédagogique de la

pièce, il est possible pour les artistes de ce niveau d'en faire une formidable et originale pièce de concert. Le programme s'achève sur la très belle sonate pour violon, ici transcrite pour la flûte de Richard Strauss. On sent nettement Nadja Dornik plus à l'aise dans ce répertoire germanique même si son jeu n'est pas d'une grande clarté. Federico Altare est encore une fois d'une virtuosité impressionnante, clair, tout en restant sensible.

Après un tonnerre d'applaudissements, le duo offre en bis une version extrêmement touchante de l'air du ballet des Ombres heureuses extrait d'Orphée et Eurydice de Gluck. Moment où les deux musiciens se sont mis d'accord comme par enchantement nous laissant sur cette note belle et apaisée. Nous attendons avec beaucoup d'impatience les prochains jeunes qui feront leurs premières armes dans le cadre de la saison musicale des invalides et vous invitons en attendant à suivre ces deux excellents musiciens.

CRITIQUE, concert. PARIS, Grand Salon des Invalides, le 12 mai 2025. GLUCK, STRAUSS, CASELLA... Federico Altare (flûte), Nadja Dornik (piano)

CRITIQUE, concert. LYON, Auditorium Maurice Ravel, le

10 mai 2025. FAURE / PEPIN / TCHAIKOVSKY. Orchestre national de Lyon, Renaud Capuçon (violon), Simone Young (direction)

Les 9 et 10 mai, l'Auditorium de Lyon a vibré au rythme d'une programmation audacieuse et envoûtante, portée par l'excellence de l'Orchestre national de Lyon sous la direction inspirée de la cheffe australienne Simone Young (déjà applaudie *in loco* [l'an passé dans la 8ème Symphonie de Bruckner](#)). Aux côtés du violoniste *star* Renaud Capuçon, le public lyonnais a été transporté dans un voyage musical allant de la délicatesse française de Gabriel Fauré à la fougue romantique de Piotr Illitch Tchaïkovski, en passant par les paysages oniriques de la jeune compositrice française Camille Pépin.

Le concert s'est ouvert avec *Masques et Bergamasques*, op. 112 de **Gabriel Fauré**, une suite d'orchestre tirée de la musique de scène composée en 1919. D'emblée, l'orchestre a captivé par sa transparence et son équilibre, restituant avec élégance l'esprit néo-classique et pastoral de l'œuvre. Sous la baguette précise et sensible de Simone Young, les nuances des cordes, les traits légers des bois et les interventions discrètes des cors ont dessiné un tableau raffiné. L'*Ouverture* énergique mais sans lourdeur, le *Menuet* gracieux et la tendre *Pastorale* ont souligné la cohésion des musiciens,

tandis que la *Gavotte* finale a apporté une touche de vivacité joyeuse. Un choix idéal pour entrer en matière, rappelant le génie de Fauré dans l'art de la miniature orchestrale.

Place ensuite à la modernité avec « *Le sommeil a pris ton empreinte* », concerto pour violon de **Camille Pépin**, commande conjointe de Radio France, de l'Auditorium-Orchestre national de Lyon et du Sydney Symphony Orchestra. La compositrice, présente dans la salle, a été longuement applaudie pour cette œuvre d'une poésie rare, inspirée par un poème de Paul Éluard. Dès les premières mesures, l'univers de Pépin s'est imposé : des harmonies irisées, des envolées étincelantes pour les cordes et une écriture virtuose pour le violon solo, magnifiée par **Renaud Capuçon**. Ce dernier a livré une interprétation magistrale, alliant pureté du timbre et engagement émotionnel. Les dialogues entre le soliste et l'orchestre, tantôt tourmentés, tantôt apaisés, ont évoqué les métamorphoses du sommeil et du rêve. Les percussions délicates (vibraphone, cloches) et les effets de souffle dans les vents ont ajouté une dimension presque cinématographique à l'ensemble. L'œuvre, exigeante mais accessible, a été chaleureusement saluée par un public conquis, scellant sans doute son succès futur dans le répertoire contemporain.

En seconde partie, la *Symphonie n°4 en fa mineur* de Tchaïkovski a embrasé la salle. Dès les cuivres annonciateurs du thème du Destin, l'orchestre a déployé une puissance dramatique et une cohésion remarquable. Simone Young, en grande tragédienne, a conduit l'œuvre avec une maîtrise implacable des dynamiques et des respirations. Le premier mouvement, tour à tour angoissé et lyrique, a mis en valeur la richesse des cordes (notamment les altos dans le thème mélancolique) et la vigueur des cuivres. Le *Scherzo* (et ses *pizzicati* obsédants des cordes) a été joué avec une précision mécanique et un humour discret, tandis que le troisième mouvement (trio des vents) a apporté une touche de grâce nostalgique. Mais c'est dans le *finale* endiablé que

l'orchestre a véritablement explosé, emportant l'adhésion totale du public. Les timbales impétueuses, les cymbales éclatantes et les cordes virtuoses ont restitué toute la folie dansante de cette « fête populaire » chère à Tchaïkovski.

La longue ovation qui a suivi était amplement méritée !

CRITIQUE, concert. LYON, Auditorium Maurice Ravel, le 10 mai 2025. FAURE / PEPIN / TCHAIKOVSKY. Orchestre national de Lyon, Renaud Capuçon (violon), Simone Young (direction). Crédit photo (c) Emmanuel Andrieu

CRITIQUE, concert. PARIS, Cathédrale Saint-Louis des Invalides, le 6 mai 2025. Philharmonie de Baden Baden, Chœur de l'Armée française, Heiko Mathias Förster

(direction)

Le 6 mai dernier à la Cathédrale des Invalides à Paris, s'est déroulé un grand concert franco-allemand donné à l'occasion des commémorations des 80 ans de la fin de la seconde guerre mondiale.

Offert par la Philharmonie de Baden-Baden, le Chœur de l'Armée française et un chœur de très jeunes élèves de l'Ecole allemande internationale de Paris, tous placés sous la direction du chef allemand Heiko Mathias Förster, ce magnifique concert organisé par le Bleuets de France et Toccata-Europe visait à promouvoir la solidarité, la réconciliation et l'amitié franco-allemande par-delà les générations.

Un hymne à la paix et à l'amitié

entre les peuples

Devant un public dense, aussi curieux qu'impressionné, illustré par de nombreuses personnalités dont la ministre déléguée aux Armées, chargée de la Mémoire et des Anciens Combattants, madame Mirallès et monsieur von Rimscha, conseiller culturel de l'Ambassade d'Allemagne à Paris, le concert a proposé un riche programme en deux parties, l'une orchestrale, et la seconde pour chœur et orchestre. Tous les artistes arboraient évidemment la fleur du Bleuet à sa boutonnière !

Après la Suite de *Pelléas et Mélisande* de Fauré, jouée dans une douce mélancolie, **Ideue Yasushi**, le violon solo de l'orchestre, a captivé son auditoire par une poignante et sensible *Méditation de Thaïs* de Jules Massenet, digne des plus grands solistes. Plus légère, la *London Suite* du compositeur britannique Eric Coates apportait sa touche d'humour rafraîchissante avant une Ouverture d'*Egmont* de Beethoven, grave et chantante à souhait. Honneur aux différents solistes de la Philharmonie, tous de grand talent : signalons particulièrement la flûte, la harpe, les cuivres, le timbalier et les percussions... réalisant ainsi un festival de timbres et de couleurs, source de délectation partagée par le public des Invalides.

Le concert commémoratif laissa la place au *Chant des Partisans*, toujours bouleversant, chanté avec émotion du fond de la Cathédrale par **le Chœur de l'Armée française** dirigé par sa cheffe charismatique, **Aurore Tillac**.



© Alexis Lapanot / Bleuet de France

Concert du Bleuet de France avec l'Orchestre philharmonique de Baden-Baden pour la réconciliation et l'amitié franco-allemande, à la cathédrale Saint-Louis des Invalides, le 6 mai 2025 © Alexis Lapanot / Bleuet

de France

Les auditeurs ont été tout autant convaincus et même pour certains, touchés par **la magnifique symbiose des chœurs de l'Armée française et de la Philharmonie de Baden-Baden** pour la partie suivante mêlant chœur et orchestre, à travers une succession de pièces diverses signées de Schubert, Verdi, Donizetti et Gounod ; du *Gesang der Geister über den Wassern* (Chant des esprits sur les eaux) à *Rigoletto*, de *La Fille du Régiment* à *Faust*.

Pour le Final, **le chœur d'enfants de l'Ecole allemande de Paris** rejoignait les artistes avec une gaité non dissimulée, pour chanter **l'Hymne à la joie de Beethoven**, symbole officiel de l'Europe, espoir de paix et de l'amitié entre les peuples.

Le projet a pu être réalisé grâce aux soutiens d'entreprises, ministères, fondations françaises et allemandes, notamment la Mission Libération / 80 ans, Allianz, le Fonds Citoyen franco-allemand, le programme « Nouveaux Horizons » de la Stiftung Baden-Württemberg, le Ministère de la culture du Land du Baden-Württemberg,...

Par notre envoyée spéciale, **Lucile Féchoz** – Photos © Alexis Lepanot / Bleuets de France



Concert du Bleuet de France avec l'Orchestre philharmonique de Baden-Baden pour la réconciliation et l'amitié franco-allemande, à la cathédrale Saint-Louis des Invalides / © Alexis Lepanot / Bleuet de France



Concert du Bleuet de France avec l'Orchestre Philharmonique de Baden-Baden pour la réconciliation et l'amitié franco-allemande, à la cathédrale Saint-Louis des Invalides © Alexis Lapanot / Bleuet de France



Concert du Bleuet de France avec l'Orchestre
philharmonique de Baden-Baden pour la réconciliation et
l'amitié franco-allemande, à la cathédrale Saint-Louis
des Invalides © Alexis Lepanot / Bleuet de France
